

Book reviews

Un événement dans le monde de *media studies*

Télévision et réalité

(*Télévision*, Numéro 1 / 2010, CNRS Editions)

Dan S. STOICA

C'est chaud! Ça vient de paraître: la revue *Télévision* vient de sortir aux éditions du CNRS.

Quand on voit le marché de revues s'élargir, on a tendance à se demander s'il y avait là vraiment une niche, si le nouveau produit vient répondre à une nécessité réelle, combler un manque, répondre à un besoin très pointu. Familier avec l'offre de publications comme *Hermès*, *Communications* et autres, je me suis posé la question quand on m'a proposé la lecture de ce premier numéro de *Télévision*. Déjà, après avoir parcouru le *Sommaire* je n'étais plus intrigué, mais curieux, car ce Dossier *Télévision et réalité* proposait des approches – autrement connues dans les sciences humaines et sociales – avec un accent très spécifique. Il s'agit de la reine des médias, la télévision, mais ce n'est plus des études quasiment rigoureuses, avec plein de statistiques dont on ne sait plus que faire et comment les interpréter. Je partage même l'enthousiasme des éditeurs qui saluent, sur la quatrième couverture, la création de la revue comme « un véritable événement ». La lecture allait m'installer dans le confort des approches scientifiques et des perspectives nouvelles, toutes, l'une plus intéressante que l'autre.

Tel le langage, qui est passé de moyen de représentation du monde au moyen de construire (une infinité de) mondes, la télévision est passée du statut de « fenêtre sur le monde » au statut de moyen pour construire le monde.

Ce numéro 1 de la revue est une vraie promesse pour le lecteur. D'abord par le thème: télévision et réalité. C'est un thème repris mainte fois dans les études du genre et qui, par là-même, se présente comme une promesse de voir du nouveau (ou sinon à quoi bon reprendre des choses dites et redites?!). Ensuite, il y a les auteurs. Des universitaires, comptant parmi eux des spécialistes remplissant des fonctions dans des organismes scientifiques de haute réputation (CNRS, CHCSC et autres), mais aussi des spécialistes, professionnels du domaine. Il y a, outre F. Jost, Géraldine Poels, doctorante en histoire, Evelyne Cohen, professeur à la fameuse ENSSIB, Frédéric Antoine, journaliste et enseignant, Virginie Spies, sémiologue, Fernando Andacht, sémiologue à son tour, professeur à l'Université d'Ottawa, Marie-France Chambat-Houillon, de la Sorbonne Nouvelle, le professeur Jean-François Jeandillou, de Paris Ouest-Nanterre, Bernard Papin, sémiologue et professeur de psychologie sociale à l'Université Paris Sud 11 et Sylvie Périneau, professeur en Sciences du Langage à l'Université de Limoges. Chacun offre une vue captivante depuis son domaine

de recherche, pour faire de l'apparition de ce premier numéro de *Télévision* quelque chose de vraiment remarquable. Viennent après les perspectives, qui vont de la linguistique de l'énonciation et de la pragmatique et la narratologie, à l'histoire de la relation de la télévision avec la société, en passant par des approches plus techniques, qui traitent des choses telles le cadrage, la capture d'images etc., le tout tournant autour de la question centrale, télévision et réalité. Ce thème se retrouve sous la forme d'oppositions comme « réalité ou réalisme », « réalité ou fiction », ou sous la forme d'une vérité rapportée (et, donc, non assumée) ou de la vérité de tout jeu. Pas très nouveau, jusqu'ici, on va dire!... C'est en plongeant dans les textes qu'on trouve la différence entre ce qu'on connaissait déjà sous le nom de *media studies* et l'approche infiniment plus profonde et mieux fondée des auteurs et des éditeurs de cette nouvelle revue.

François Jost – directeur de la publication et auteur dans ce premier numéro – essaie de situer la discussion sur ce que « réalité » veut dire au point de confluence de la sémiotique (Peirce, Eco), de la philosophie (Platon, Kant, Popper) et du quotidien (pris comme expérience directe, celle qu'on a « quand on se cogne »). On aura, plus loin, des références à des auteurs incontournables dans l'étude de la communication (Kerbrat-Orecchioni, Maingueneau et autres). Nous apprenons dès ce premier article qu'il y a le réel auquel on se heurte et qu'il y a le réel qui nous parvient à travers le langage. En reprenant l'expression de la position de Lacan – pour qui le monde est une construction sur trois axes: le réel, l'imaginaire et le symbolique – F. Jost, universitaire, spécialiste en communication narrative, se rallie également à celle de Searle, pour qui entre la réalité et la fiction il n'existe qu'une différence de statut logique. Naturellement, ce qui suit, c'est une présentation – ancrée à son tour dans des théories solides et universellement acceptées – de la manière dont la fiction renvoie au réel, puis des trois promesses (discutables!) que la télévision fait et des multiples façons dont elle conçoit la réalité.

J'ai choisi de m'attarder un peu plus sur ce premier article – même si j'ai entamé le volume par l'article de Jean-François Jeandillou, *Aspects de la délégation de parole dans le documentaire télévisuel*, qui m'a paru plus proche de mes préoccupations – pour plusieurs raisons: d'abord, parce qu'il ouvre le volume et qu'il en jalonne en quelque sorte tout le parcours; deuxièmement, à cause de la double qualité de l'auteur (il est aussi directeur de la publication, comme je l'ai déjà fait remarquer); troisièmement, parce que cette première contribution ouvre une perspective carrément nouvelle sur les *media studies* concernant leur relation avec les sciences et avec application sur un sujet souvent choisi par les auteurs: télévision et réalité.

C'est en quelque sorte dans le sillage de cette pièce d'ouverture – programmatique, dans ma perception – que s'alignent les autres contributions. Il y en a qui s'appuient sur l'histoire de la télévision, sur son rôle dans des moments importants de la vie de la société, il y en a qui traitent des formats spécifiques à la télé (toujours à travers les prismes des sciences et des théories de

référence) ou qui prennent en charge des questions d'éthique et de légitimation liées au domaine soumis à l'étude. Le choix des éditeurs semble soutenir l'idée exprimée par le directeur, F. Jost, dans la présentation qu'il donne de la revue: « *Télévision* entend donner la parole aussi bien aux chercheurs confirmés qu'à ceux qui sont en début de carrière, aux historiens qu'aux sémiologues, aux sociologues qu'aux analystes du récit ou du discours [...] ». Toutes ces perspectives sont là, dès ce premier numéro déjà. Les auteurs laissent voir une fréquentation (véritable!) des milieux professionnels, aussi par leur ancrage dans les réalités des chaînes et de leurs programmes, que par l'emprunt – par ci-par là – du registre d'expression des gens de la télé, un peu mordant, pas trop neutre, soumis à une rhétorique de la séduction.

Une note, à la fin sur le choix des éditeurs quant au personnage à présenter dans la rubrique Entretien: Alexandre Tarta, idole et modèle des gens de la télé.

Le volume se clôt sur une série de « Notes de lecture », très à propos et aussi bien naturelles quand il s'agit d'une revue de cette nature et de ce niveau. Il ne me reste qu'à espérer de « tomber » régulièrement sur le dernier numéro de cette revue de taille, unique et bien nécessaire dans le monde des *media studies*.

La science du décodage des gestes

Georges Chétochine, *La vérité sur les gestes*
(Éditions Eyrolles, Paris, 2008)

Brîndușa-Mariana AMĂLĂNCEI

Spécialiste de la communication non-verbale et du langage des gestes, Georges Chétochine est particulièrement connu grâce à des analyses qui permettent de découvrir le vrai comportement des gens. *La vérité sur les gestes* est un ouvrage scientifique structuré en 5 chapitres, qui constitue un instrument utile pour une lecture fidèle des gestes.

L'auteur souligne dès le début l'importance accordée ces derniers temps par les médias au langage des gestes, même s'il s'agit en fait d'une question qui a fait couler de l'ancre et a constitué un point d'intérêt depuis plus de 2000 ans. Le chapitre dédié à l'histoire de la gestuelle repose principalement sur l'idée d'interdépendance et de différences entre le verbal et le non-verbal, abordant également la problématique des modes de communication avec les autres.

Georges Chétochine rappelle premièrement Démosthène pour qui la forme du discours, les gestes de l'orateur, le ton de la voix représentaient les éléments les plus importants d'un discours (p. 7). L'auteur aborde ensuite le problème du geste en tant que langage performatif, qui est à la base de l'action (John Austin), tout en soulignant le caractère artificiel de la langue en opposition avec le naturel des gestes (John Bulwer) et l'idée de la variation des gestes par rapport aux cultures, aux civilisations et aux processus ayant lieu dans le cerveau humain (Edward Tylor). Le geste comme vecteur d'émotions complétant le message transmis à travers les mots (Wilhelm Wundt), tout comme l'existence, sans en être conscient, d'une véritable grammaire des gestes au plus profond de l'être humain (Sigmund Freud et Edward Sapir) sont également des problèmes auxquels Georges Chétochine s'intéresse.

D'autres aspects mis en évidence par l'auteur visent la différence entre le langage des mots étant à la base de la compréhension et le langage des gestes et des mimiques qui sont instinctifs (Michel Argyle, Peter Tower, Gregory Bateson), d'un côté, et le synchronisme entre les mots, le ton de la voix et les gestes, de l'autre côté (David McNeill). Georges Chétochine révèle aussi l'importance de la communication non-verbale au détriment de la communication verbale (Albert Mehrabian, Michel Argyle, Veronica Salter, Hillary Nicholson, Marilyn Williams, Philip Burgess), l'unicité et la différenciation du langage humain par rapport à tous les autres langages – caractéristiques dues aux règles linguistiques (Noam Chomsky).

L'auteur finit son incursion en parlant de la gestuelle comme réaction à une situation (idée soutenue par Ivan Pavlov et Vladimir Bekhterev, Edward

Tolman, Clark Hull et Burrhus Skinner – les fondateurs de la psychologie réactive –, Leda Cosmides et John Tooby – fondateurs de la psychologie évolutionniste –, Pierre Bourdieu, Konrad Lorenz et d'autres ethnologues, éthologues, anthropologues et sociologues de la science cognitive) et en montrant que ce sont la linguistique et la situation qui nous aident à comprendre le verbal, à décoder la gestuelle et à établir de quelle façon la non-verbal soutient ou non le discours et vice versa.

L'analyse de la gestuelle des candidats à la présidentielle française de 2007 permet à l'auteur de signaler que

« ... dans l'ensemble, la gestuelle et les mimiques vont du général au particulier. On regarde globalement les mouvements et les grimaces, ce qui nous conduit à avoir une vision générale des signaux, puis, au fur et à mesure, on cherche le détail qui peut nous mettre sur la voie. Dans le verbal, c'est un sens tout à fait différent: on va du particulier, c'est-à-dire le mot, vers la compréhension d'une phrase dans sa globalité » (p. 29).

Si dans l'analyse du langage l'on part du particulier au général, dans l'analyse des gestes c'est le général qui l'emporte sur le particulier, parce qu'il faut intégrer le geste même dans un contexte afin de pouvoir décoder sa signification ou bien de le mettre en évidence. La dichotomie verbal – non-verbal est complémentaire, et c'est là où le verbal atteint ses limites discursives que le non-verbal réussit à parachever la performance de l'orateur. C'est pourquoi un bon politicien doit être à la fois un bon orateur et un bon acteur afin de pouvoir rassurer son auditoire.

D'autres exemples offerts par Georges Chétochine viennent soutenir la théorie de David McNeill selon laquelle le non-verbal constitue une source d'informations multidimensionnelles, n'étant donc pas standardisé, et, contrairement au verbal, il tient compte des différentes situations. Les conclusions auxquelles l'auteur aboutit sont, d'une part, que les gestes, les paroles et le ton de la voix doivent s'accorder, autrement dit, agir en symbiose et, d'autre part, que, « à la lumière de la vérité sur les gestes », la théorie de McLuhan (selon laquelle la radio est un média chaud, tandis que la télévision est un média froid, le média constituant en fait le message) peut avoir une autre interprétation, à savoir le rôle du non-verbal est minime à la radio et très important à la télévision, car l'on perçoit plus rapidement les gestes que le son. Ainsi, « le téléspectateur, en bon arbitre, cherche la faille, l'indice, l'erreur, la non-cohérence entre le discours et la gestuelle » (p. 41).

Pour ce qui est de *La typologie des gestes et leur signification*, on peut noter que Georges Chétochine ne précise pas clairement les critères de sa classification, ce qui signifie que le livre s'adresse à un public averti, familiarisé d'une certaine manière avec la terminologie de la communication non-verbale. Cependant, les illustrations sur lesquelles l'auteur s'appuie pour éclairer les concepts sont riches d'informations et visent des cas pris de la vie quotidienne

ou bien se rapportent à des personnalités connues (surtout des hommes politiques), facilitant ainsi la compréhension de la (dé)synchronisation entre le discours et les gestes ou l'inverse.

Les gestes *iconiques*, par exemple, n'accompagnent pas le discours, signalant « l'image mentale de la personne qui parle et sa relation à l'histoire racontée » (p. 47). Ces gestes se manifestent lorsque l'on cherche ses mots parmi les signes existant dans le cerveau afin de désigner des objets et des sujets réels. Par contre, c'est moyennant les gestes *métaphoriques* que l'on décrit des choses ou des sujets abstraits. Ce sont des gestes dont on se sert souvent dans des conversations avec des amis ou avec des compagnes (au téléphone, dans la rue, au bureau): gestes saccadés, mains sur la tête, buste penché, etc. (p. 51).

Georges Chétochine parle également des gestes *sociaux*, délibérément dirigés vers les autres et opposés aux gestes *non sociaux* ou *accidentels*, faits quand on est seul ou quand on croit que personne ne nous regarde. Les gestes *universels* comprennent surtout les expressions faciales et les emblèmes (le pouce levé, le doigt et le bras « d'honneur », l'index frétilant, les bras croisés... la tête haute...). Concernant les gestes *mimétiques*, l'auteur recommande particulièrement l'analyse de ces gestes copiés sans les avoir bien compris, tandis que relatif aux gestes *des retrouvailles*, qui sont « forts, démonstratifs, parfois même frisant le ridicule » en fonction de la période de séparation, l'auteur précise que leur décodage est possible grâce aux différentes étapes identifiées par Desmond Morris, à savoir le dérangement, le moment de l'apparition, le contact et « l'épouillage » ou le moment où l'on commence à parler (pp. 67-69).

On ne se propose pas d'y faire une description détaillée de tous les gestes présentés et illustrés dans ce livre, en invitant tous ceux qui s'intéressent au non-verbal à découvrir seuls la richesse et l'utilité de cet ouvrage. On va, quand même, mentionner, à titre de curiosité, les autres gestes qui font l'objet de ce livre, à savoir les gestes *synchrones*, les gestes *heurtés* ou « *gestes bâton* », les gestes « *pompes* » *d'émotion primaire*, les gestes *d'instinct*, les gestes *de relation amicale*, les gestes *de l'inquiétude et de l'angoisse*, les gestes *de la personne gênée* (par la conduite des autres, d'une part, et par sa propre conduite, d'autre part), les gestes *du mensonge*, les gestes *de la moquerie*, les gestes *de l'approche amoureuse*, les gestes *mous* ou *avortés*, les gestes *exagérés*, les gestes *snob*, les gestes *de défense de son territoire*, les gestes *d'isolement et de défense*, les gestes *de l'insulte* ou *du désintéressement*.

Ayant en vue la force persuasive que les gestes acquièrent, on identifie souvent des associations entre certaines personnalités et certains gestes ou des politiciens qui évitent de recourir à certains gestes à cause des connotations que ces gestes reçoivent.

En nous proposant de faire plusieurs tests d'imagination avec des amis, à partir de certains textes, et en nous offrant quelques indications utiles pour écouter le ton de leur voix, pour observer et bien interpréter leurs gestes et les mimiques de leur visage, Georges Chétochine essaie à nous faire comprendre, de

façon inductive, *les fonctions des gestes*, à savoir: exprimer ses sentiments, informer, donner un ordre et convaincre. L'auteur met l'accent sur les moyens d'informer établis par Emmanuelle Danblon en fonction de notre positionnement dans la magie, dans le rituel (guerrier) ou bien dans la rhétorique – positions dans lesquelles se retrouvent souvent, selon Georges Chétochine, les hommes politiques. Les exemples auxquels l'auteur recourt sont illustratifs à cet égard:

« ... les leaders socialistes, lors de leurs élections partielles, ne se trouvaient, dans leur confrontation télévisuelle, ni en position d'oracles, ni en position de guerriers. Leurs gestes étaient quasiment inexistantes, ce qui laissait sous-entendre qu'ils avaient appris leurs réponses par cœur et qu'ils n'avaient plus à chercher leurs mots dans leur dictionnaire cérébral. Cela explique peut-être que les militants aient préféré Ségolène Royal à Dominique Strauss-Kahn ou à Laurent Fabius. Elle n'a pas fait passer de message particulier, mais on avait en mémoire ses positions d'oracle et le rituel guerrier utilisé lors des meetings en province. Ni Fabius, ni Strauss-Kahn n'ont et n'auront jamais cette qualité du non-verbal du rituel guerrier » (p. 139).

La conclusion qui se dégage à la fin du chapitre *Les fonctions des gestes* renforce l'idée avancée dans le premier chapitre, selon laquelle les gestes assurent l'authenticité des mots et doivent s'allier en même temps au ton de la voix.

Dans le chapitre intitulé *Savoir analyser les gestes*, Georges Chétochine parle de la double incertitude (signalée en fait par Jacques Corraze) qui intervient dans l'analyse du non-verbal et qui a à la base la différence entre les signaux appelés « communication » (incitant à l'action) et les signaux qualifiés d'« information » (pouvant être exploité un jour):

« Pour ne pas se tromper, nous dirons que l'on communique à dessein, alors que l'information, elle, n'est que la concrétisation de signaux émis intentionnellement ou de façon réflexe, sans volonté de message, donc d'action » (p. 149).

Ce chapitre contient des explications et des exemples très suggestifs, d'une réelle utilité dans le décodage des signaux de la dissimulation et de la simulation, des signaux contradictoires et des signaux ambivalents (qui visent les signaux végétatifs, le comportement des jambes et des pieds, la position du tronc et du buste, les mouvements des bras et des mains, les expressions et les mimiques de la face), des vrais et des faux signaux de soumission, des vrais signaux de la trahison.

Dans le dernier chapitre, *Toutes les questions que vous vous posez sur votre entourage*, Georges Chétochine précise et insiste sur le fait qu'avant d'interpréter un geste il est nécessaire de connaître le contexte, car il s'agit de comprendre une réaction à une situation et non pas le psychisme de l'individu. La présentation d'une série de questions qui lui ont été adressées constitue

encore un prétexte pour l'auteur d'offrir des explications, des exemples et des indications utiles dans l'analyse des gestes.

En guise de conclusion, Georges Chétochine souligne que notre préoccupation principale en matière du non-verbal semble être celle de découvrir ce que l'autre nous cache, estimant que « la gestuelle va devenir une science incontournable » (p. 218) grâce aux médias et à l'audiovisuel. Le souci du détail, la familiarité des exemples, la rigueur de l'analyse et l'amplitude des problèmes abordés caractérisent cet ouvrage et constituent autant d'arguments en faveur de sa lecture.

Post-positivism in the Age of the Networked Production of Science

David Weinberger, *Too big to know: Rethinking knowledge now that the facts aren't the facts, experts are everywhere and the smartest person in the room is the room*
(Basic Books, New York, 2011)

Liviu GAJORA

The past few years have seen a fair amount of forays into the epistemological impact of Internet use and abuse. Last year Nicholas Carr was nominated for a Pulitzer for his book, *The Shallows*, trying to answer a question he had previously asked in an issue of the Atlantic Monthly: *Is Google making us stupid?* Carr's book suggests that our brains are physically changed by constant Internet use, most likely for the worse. Earlier in 2012, Clay A. Johnson published *The information diet: A case for conscious consumption*, in which he draws attention to the dangers of "information overload", an excess the Internet has made all too appealing to indulge in. Along comes David Weinberger, who restores some balance by defending the virtues of the Internet in his latest book, *Too big to know: Rethinking knowledge now that the facts aren't the facts, experts are everywhere and the smartest person in the room is the room*. Weinberger's central thesis is that we are currently facing a crisis of knowledge, which manifests itself in the breakdown of traditional knowledge paradigms, and that the Internet is largely responsible for this. This crisis, however, is something we should welcome, as it signifies an inevitable – and perhaps much needed – change in the way we define, understand, create and share knowledge.

Traditionally, knowledge has been seen as having some form of permanence, whether it be that given by the gods, as the ancient believed, or that given by the inescapable character of facts, as the modern, empiricist society thought. Either way, that idea of permanence is about to change, claims Weinberger, and the network paradigm of the Internet plays a large role in the transformation. It used to be that people learned enough to become experts, did their own experimenting, and then published their findings in books. These books thus became repository of facts, information, and ultimately knowledge, which served as the learning basis for the next generation of experts. The circuit of producing knowledge used to constitute a private institution, mainly due to practical constraints: not everybody had access to books, not everybody understood books, and not everybody could publish books. And books were all that mattered. Nowadays, however, knowledge can exist outside of that circuit. You can find it on the Internet, so you do not need the money to buy the books. Online you can also find other people who are interested in the same things you are, so it is not the end of the road if you do not understand what the books say.

Lastly, you do not have to publish in print in order to be a creator of knowledge, or, as Weinberger contends, “Every blogger is a broadcaster, and every reader is an editor.”

Things are also changing at a deeper level. Other concepts are also changing their meaning and significance. “Facts” have gone through quite an interesting transformation, which *Too big to know* chronicles in detail, and that transformation is still going on, mainly because we now understand that while facts themselves can be viewed as objective, their framing, and degree and timing of their revealing are almost always political. “Knowledge” itself has gone through several definitions. Weinberger does not really tell us what it is (unless it is through metaphors and analogies), though he is careful about telling us what it is not: the top of the pyramid that comprises facts at the very bottom level, data on the level above, and information on the level above that. “Experts” are less important than they used to be, although “expertise” may still remain relevant. This subtle shift in focus is meant to level the playing field by allowing anyone to come up with expertise in a certain field, even if they are not experts themselves. One output of this approach has been crowdsourcing, where people gather to split the workload of getting to “know” something. Although most of them are not experts in the field they are researching, they vouch to respect a certain set of rules meant to keep their findings in line with reality. The most successful example of crowdsourcing is probably Wikipedia, a network of people who does not boast with its experts, but does so with its expertise. Each reader is, at the same time, a potential moderator and editor of a page, so what is lost in quality is gained in quantity. A big enough quantitative leap may, at some point, become a qualitative leap. That is, at least, the rationale behind “wisdom of the crowds” theory, and perhaps the idea behind Weinberger’s clever adage in the title of his book that “the smartest person in the room is the room.”

Is more “power to the people” a good thing? It can be, if managed wisely. Blogs, discussion forums, news aggregates and other forms of networked knowledge have a handful of tools at hand. They can give readers editorial rights, or have moderators who observe and enforce the rules. In the absence of these safety mechanisms, knowledge can be derailed, since it is not merely about having more information, but about having better information. Having an “information overload” (to use Johnson’s concept) can be just as damaging as having a lack of information. It turns out filtering out noise is still important, and although we do not anymore have powerful gatekeepers that decide what we have and do not have access to, we need to find new ways to sort what we have the ability to digest (and what we do not). Only this time, the selection is not a negative, but a positive process. Instead of completely getting rid of information we do not need or cannot assimilate, we simply choose what we want, and move the unwanted information further away from our eyes – it is still there if we want to get around to it later on. This may be one of the better points Weinberger makes in the case for Internet, as it signifies not only a quantitative change (from

less to more knowledge available), but also a qualitative change (from a deletion-based process to an inclusion-based process).

There is a quality increase within the process itself. Space is no longer a concern, so arguments can be as long as they need to be. But including previous knowledge is also no longer a concern, because authors can simply link to connected information, sourcing every claim they make, but leaving to the reader the choice to further pursue it. So arguments can also be as short as they need to be. Hyperlinks also make something else possible: genuine interaction with other authors and with readers. People can simply tackle refutations of their arguments as they arise, as opposed to having to integrate in their writing complex – and sometimes confounding – preemptive attacks on what their antagonists might say. It helps maintain a good flow of the text and it makes the dialogue a genuine one. Links are not just bridges between different pieces of content, or filters for existing content, they are content in themselves. There is no equivalent to hypertexting in the physical world of print published knowledge. With books everything has to be self-contained, as knowledge published in books still retains a certain feeling of permanence. Books offer limited space, they have to break down information into chapters and pages, they are expensive to publish and almost impossible to keep up to date, all of which has moulded the way they are written in: long-form thought.

A certain contradiction arises from the fact that the book is about the demise – to a certain extent – of the traditional long-form of knowledge, while extolling the virtues of the new forms of knowledge, while writing in long-form. The irony is not lost on David Weinberger, who deals with this both by tackling it explicitly, as well as by constructing his book in ways that exploit both the advantages and the limitations of long-form thought. On the one hand, he structures his book in a fashion akin to Darwin's *Origin of the species*, for which he makes no effort to hide his admiration as an archetype of modern long-form thought. On the other hand, he engages with other authors in several places in a manner that is less characteristic of books, and more characteristic of blog posts. His indebtedness to Carr's book often times makes the reader feel as if he has entered an almost private conversation between the two.

Ultimately though, Weinberger's conscious choice of medium may be one that signals the survival of long-form thought. After all, the medium is (at least part of) the message. Weinberger is a careful and clever writer. Sometimes his attempts at humor are a bit tacky, such as when he employs the overused trope in the book's subtitle, or when he writes as if trying to get new followers on his twitter page with passing attempts at contemporary colloquialisms ["If your humors got out of whack, you might find yourself sent to the local barber for a helpful bloodletting or a purge. (Don't ask.)"]. More often than not, though, he is sophisticated and subtle, such as when he tackles Senator Moynihan's famous claim that "Everyone is entitled to his own opinions, but not to his own facts" ("It might actually have been James Schlesinger who said it. That Senator Moynihan ever uttered that phrase simply is not a known fact. I learned that on

the Internet.”) He tries to maintain a balanced approach for most of the book, pointing out the downsides of Internet use along the upsides (albeit the downsides may seem at times treated somewhat superficially), and uses a complex web of perspectives to make his points, drawing from rhetorical, mythological, information or systems theory with equal penchant.

So who is the book written for then? For the popular readers, it may be a bit too much at times, with everything from fact theory to post-modernism thrown in there – admittedly, in easily digestible bits and pieces. For the academic readers, it might very well feel underwhelming, as it covers things that have already been discussed at length in other writings, and with more academic rigour. Aside from that, though, *Too big to know* is a well crafted, considerate and cleverly written book. It is a useful reminder that things are changing. We may have accepted this a while ago, but for all the post-positivism and post-structuralism that has gone under the bridge, the Western society is still one that prizes a traditional perspective of knowledge. Academic journals and volumes, with their cumbersome publication process, are still the staple of “serious” knowledge. Perhaps this book might help some to fear less the disappearance of authorities, while causing others to understand the need for moving forward, by encouraging open source journals, taking advantage of networked intelligence, and avoiding echo chambers by engaging in open, meaningful dialogue with those who dissent. For every opinion on the Internet, there is one contradicting it, and Weinberger’s book is the much needed counterpoint to the recent wave of Internet-pessimism.

The Concept of Dissociation – Outlook and Analysis

M. Agnes van Rees, *Dissociation in Argumentative Discussions. A Pragma-Dialectical Perspective*
(Springer Netherlands, Argumentation Library, Volume 13, 2009)

Ioana-Maria MAFTEI

As it becomes clear from the actual title and also from the introduction to this book, Agnes van Rees has accomplished a thorough study starting from Chaïm Perelman and Lucie Olbrechts-Tyteca's concept of "dissociation". As a professor at Universiteit van Amsterdam in the Netherlands in the Department of Speech Communication, Argumentation Theory, and Rhetoric she has also written a number of other studies that cover issues regarding rhetoric and argumentation which complement this particular one.

Furthermore, she deliberates on dissociation from a pragma-dialectical perspective, referencing the pragma-dialectical model on argumentative discussions developed by Frans H. van Eemeren and Rob Grootendorst. Agnes van Rees argues that „the use of dissociation in argumentative discussions” should be researched due to the fact that a more comprehensive study about dissociation from a dialogical point of view is needed. However the author covers both the dialectical and the rhetorical sides, giving examples of dissociation that come forth from a wide range of domains, may those be public or private.

Thus, van Rees starts off by explaining the meaning of dissociation as it appears at Perelman and Olbrechts-Tyteca. She highlights the different terms “association” and “dissociation” and their oftentimes inter-tangled use, but insisting more on the latter term. The author shows that through dissociation a gap is made between appearance and reality because the original term is separated in two others: term I and term II each corresponding to either facade or essence. Moreover, the original term may not have an important role at all after this dissociation or may get the status of one of these two terms. The author explains further that dissociation is not an argumentative scheme but an argumentative technique that can be applied both to the subject and to the predicate terms, having the following characteristics:

- conceptual distinction between two terms;
- definition of at least one term;
- hierarchical values attributed to the two terms;
- the purpose to solve a contradiction.

This becomes important when realizing that the indicators of dissociation are set on the main characteristics of this argumentative technique. Thus,

recognizing it can be made by operating on these directions: speech (distinction and definition), value (granting the hierarchical value between the two terms) and contradiction (as the goal of using dissociations is in fact resolving a verbal conflict). Citing Perelman and Olbrechts-Tyteca as well as other authors, van Rees follows to offer as many clues as possible when it comes to distinguishing dissociation in argumentations although mentions that sometimes the actual context provides all the necessary information about its presence.

The author tries to broaden the dissociation paradigm by putting it in a different context: the dialectical perspective, that differs from the rhetorical one as it is more focused on dialogue, defining her approach within the boundaries of the pragma-dialectical model sketched by van Eemeren and Grootendorst, that finds the core objective of an argumentative discussion to be discovering a sensible solution for the conflict of opinions. As such, “dissociation may promote rhetorical effectiveness” (p. 53) because it means defining the concepts used by each speaker so that they can ultimately highlight a certain aspect. Subsequently, the “argument *by definition*” (p. 53) allows the definition to substitute the actual argument.

In the next chapters, the author brings forward a series of examples suitable for each one of the fore-mentioned stages of the pragma-dialectical model, each one of these also being explained and re-written schematically for clarity purposes. After providing numerous instances in which dissociation may be employed rather successfully, the author turns to another chapter in which she brings reasons for and against “the dialectical soundness of dissociation” (p. 93) stating firstly that the desire of resolving a conflict in one’s own benefit disregarding the primary objective of such an argumentative situation is not the sensible manner to be followed in a discursive attempt. Hence, dissociation should not be used at any cost. After bringing into attention and counteracting Edward Schiappa’s thoughts about the dissociation technique and how it is never advantageous as it uses “essentialistic” definitions when presenting one term to bear the very meaning of the original term (p. 94), van Rees explains more about the perils and benefits of “persuasive definitions”.

She then continues to shed light on how both the procedural and the material requirements displayed in Perelman and Olbrechts-Tyteca pragma-dialectical model can be met when using a dissociation technique: for the procedural step, the first speaker has to highlight the change of meaning in the starting points and defend it using reasonable arguments. If that cannot be done, there is the other solution of doing so in a subsequent stage. Moreover, if the second speaker agrees with all that, the material conditions are also fulfilled. Nonetheless a valid dissociation must also be devised in such a way that it appeals the audience and their core values thus proving its benefits in a discursive context.

It is also important to note the fact that there are a number of uses to dissociation that cannot be ignored. Agnes van Rees underlines a very significant observation made by Perelman and Olbrechts-Tyteca that every

philosophy is based on dissociations, noting “the power of dissociation as a phenomenon of knowledge production” (p. xii) and the most suggestive examples that can be brought here are each and every one of Plato’s dialogues. In addition to this, dissociations are also present in the domain regarding law as the distinction between „the letter of the law” and „the spirit of the law” is already common knowledge. Science is yet another area in which dissociations have proven to be more than productive if taking into account that recently even the concept of “death” has acquired a new meaning: the absence of brain activity even if breathing and a pulse are present (p. 27) – and this has numerous ethical implications.

But this is not all, as dissociations are also largely utilized in politics and the last chapter of Agnes van Rees’s book talks about the famous case of president Bill Clinton and his affair with the twenty-something intern Monica Lewinsky and how he convinced the Senate to find him not guilty on both charges: obstruction of justice and perjury (p. 123). The author leans upon all the information presented in all the previous chapters, providing a comprehensive analysis of this case from the point of view of dissociations and the pragma-dialectical model.

To conclude with, this book is a very edifying and conclusive read as Agnes van Rees not only expands the level of knowledge regarding dissociations in the area of Rhetoric and Argumentation, but she also makes use of clarity, brevity and imagination when presenting compelling examples and information.